Guy Achard-Bayle, *Grammaire des métamorphoses*

Armelle Cassanas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2297>

DOI : [10.4000/praxematique.2297](https://doi.org/10.4000/praxematique.2297)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 251-255

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Armelle Cassanas, « Guy Achard-Bayle, *Grammaire des métamorphoses* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 38 | 2002, document 11, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2297>

Guy ACHARD-BAYLE,

Grammaire des métamorphoses 2001, Bruxelles : Duculot, Champs linguistiques/Recherches, 304 pages.

Guy Achard-Bayle interroge dans cet ouvrage les récits de métamorphoses de personnages afin d'en construire une « grammaire » exposant leurs règles et marqueurs.

Au sein d'un texte de fiction tout référent est susceptible d'évoluer, constate G. A.-B., soit en lui-même soit au gré des points de vue du ou des narrateur(s). Cette *Grammaire* consiste, dans un cadre à la fois logico-sémantique et textuel, à comprendre et répertorier les moyens linguistiques mis à la disposition du locuteur pour rendre compte de la variation référentielle.

Dans une première partie, l'auteur visite — en un « parcours philosophique » — trois notions : la référence, l'identité et le changement. Dans la deuxième partie, les référents évolutifs, ainsi que les anaphores pronominales et les prédicats de transformation, sont étudiés à travers des points de vue linguistique, phénoménologique et narratologique. La grammaire des marqueurs de métamorphoses est présentée en synthèse. L'ouvrage de 300 pages présente également un glossaire et un index.

L'exposé des théories sur la référence commence par différencier la *référence actuelle*, qui équivaut à la notion saussurienne de référent, et la *référence virtuelle* (équivalente au signifié) dont certains signes sont dépourvus en langue — le système des pronoms par exemple, que l'auteur étudie plus loin. L'opacité qui peut être liée à l'acte de référence se lève généralement grâce à l'ensemble

des contextes ou « réalités de la situation d'énonciation ». Il s'agit alors de ne pas confondre sens et référence, car parfois le critère de réalité n'est ni accessible ni déterminant et le sens construit sur l'objet par la situation devient alors plus important que l'objet lui-même. De cela, le récit de science-fiction est un exemple extrême puisque sa diégèse s'invente dans un monde « irréel » ou impossible, celui de l'univers de croyance que l'auteur tient pour vrai au moment de la narration.

La notion d'identité est abordée d'un point de vue logique. Avec J. Locke, on entend qu'il y a *essence réelle* et *essence nominale*, cette dernière s'enrichissant des propriétés de l'objet que le sujet découvre au fur et à mesure des expériences pratiques et subjectives qu'il en fait. Il faut donc se garder de confondre le mot avec la chose. G. A.-B. nous rapporte aussi les considérations de D. Wiggins autour des différences entre *essence triviale* et *essence sortale* : l'une gérant les relations d'identité de l'individu envers lui-même et l'autre les liens entre l'individu et son espèce. L'identité elle-même ne peut être considérée en dehors de considérations sortales, nous dit G. A.-B. avec P. Geach.

L'approche de la notion d'identité est étendue aux problèmes de la désignation ; l'auteur expose, en s'appuyant sur les travaux de Kripke, la théorie qui sera à la base de ses études du nom propre en contexte de métamorphose, dans la deuxième partie de l'ouvrage. Le nom propre est vu ici comme une étiquette arbitrairement apposée à un sujet, autrement dit : un mot vide de sens. L'auteur nous rapporte pourtant plus loin les études anthropologiques de C. Levi-Strauss, C. Bromberger et F. Zonabend, montrant que le nom propre possède généralement le trait 'humain' ou 'non humain' de même que les traits 'français', 'anglais' ou 'espagnol', ainsi que ceux renseignant sur l'époque du baptême et l'état d'esprit dans lequel se trouvait le sujet « donneur » du nom. Le sens des noms d'espèces, par contre, fixe en langue un ensemble de traits distinctifs en dehors duquel le lien référent/nom ne peut exister. Ce sens hors contexte est plus ou moins rigide puisque, comme l'expose G. A.-B. à travers la théorie des stéréotypes de H. Putnam, un nombre limité de traits caractéristiques suffisent à pouvoir classer un objet sous telle ou telle dénomination : les caractéristiques d'un objet peuvent changer sans que son « essence » change au point de changer de nom d'espèce.

En continuant son parcours philosophique vers le concept de changement, G. A.-B. démontre avec S. Ferret que c'est l'altération de la personnalité qui est prise en compte dans le processus de métamorphose ; cette notion très intéressante sera sans cesse vérifiée dans le corpus présenté par l'auteur : le « cerveau » est le critère ultime de l'identité personnelle. La re-dénomination survient seulement quand le personnage change de personnalité, ou encore quand « l'âme a disparu. »

Le quatrième et dernier chapitre de la première partie justifie le statut de la fiction dans le travail de recherche de l'auteur : « Le langage dit ce qu'il veut de l'être, le dissimule, le dévoile », et G. A.-B. construit son analyse autour de deux dialectiques : celle opposant l'essence à l'apparence et celle mettant face à face la vérité et l'opinion. Les récits de métamorphoses forment alors un corpus idéal, puisqu'ils rendent évidents les problèmes liés à la perception et à la désignation de personnes.

Dans la deuxième partie, G. A.-B. étudie les référents évolutifs dans les récits de métamorphoses ; ces référents sont définis comme « des antécédents dont la référence varie avec le développement du discours ». L'étude commence par l'anaphore pronominale, à la base des travaux sur les référents évolutifs. Après avoir présenté une synthèse de ces recherches textuelles puis cognitives, G. A.-B. montre que l'interprétation de l'anaphore textuelle (envissagée traditionnellement en tant que rappel d'information) évolue au cours du texte en même temps que se complètent les informations sur le référent dans la représentation mentale construite par le lecteur — le corpus fait apparaître de nombreuses procédures d'aspectualisations, c'est-à-dire de « décompositions spatiales opérées par une description ». Par l'anaphore, et grâce aux descriptions cotextuelles, la reprise d'informations est partielle ou développée. Le pronom anaphorique, dont le sens n'est donné que par le contexte, est à même, dans tous les cas, de véhiculer la transformation du référent mais en aucun cas « la coréférence qu'assure le pronom ne doit être confondue avec l'identité matérielle », physique, réelle. Ici s'intègrent les réflexions sur l'identité : il y a en effet rupture de la co-référence quand il y a changement d' « âme ». Ainsi les opérations anatomiques n'ont aucune incidence sur le statut ontologique d'un lapin dans une recette de cuisine : il se transforme en deux demi lapins, mais il reste désigné par le même pronom « il ». L'hésitation pronominale du français, quand le référent est transsexuel ou travesti, s'explique par cette théorie du changement d'âme : il y a seulement changement physique et pas « mental ». G. A.-B. nous parle de cette situation dans la définition de *Sortal(e)* dans son glossaire : « Il y a souvent dans les discours (sur les personnes ayant changé de sexe) un flottement dans la détermination sexuelle des marques référentielles qui montre, au moins, que les questions d'identité, loin de la rigidité logique, sont aussi relatives aux mœurs et aux points de vue. » Il est donc nécessaire de tenir compte de la représentation mentale construite par le lecteur au fil du texte.

Le deuxième chapitre de la deuxième partie continue l'examen des chaînes anaphoriques et des différentes expressions référentielles qui vont signifier l'évolution en cours d'un individu. G. A.-B. y démontre que le nom propre, le syntagme nominal défini et le syntagme nominal démonstratif ne sont pas

interchangeables. La description définie ne peut intervenir directement après un changement de propriétés, puisque l'usage d'un déterminant défini suppose préalablement une mention des propriétés de l'objet, de ses circonstances. Un démonstratif au contraire désigne directement, sans gérer les états de sa tête lexicale. Mais une fois les propriétés exposées, le défini est plus à même de désigner objectivement le changement sortant que ne l'est le démonstratif qui signale un point de vue. Le fait que le nom propre soit assimilé au pronom par l'auteur (en étant « vide de sens ») justifie « ses occurrences *mutatis mutandis* » dans les récits de métamorphoses ; puisqu'il ne véhicule aucune propriété sortante ou qualitative, il fait l'économie d'un apport d'informations autre que celui dirigé par la description cotextuelle : pour G. A.-B. le nom propre désigne, tout simplement, et est alors à même de participer à chaque désignation d'un référent en changement.

La deuxième partie, après une étude des prédicats transformateurs, s'achève sur des réflexions narratologiques : l'évolution d'un référent en discours textuel est étroitement liée à la focalisation du récit ; que le changement soit *actuel*, c'est-à-dire atteigne l'objet, ou *virtuel*, atteignant le point de vue du narrateur sur l'objet, il faut un témoin qui (se) rende compte du changement. Les niveaux de narration, les angles de perception concurrents et les degrés de conscience mis en place par l'auteur d'un récit de métamorphose sont nécessaires puisqu'assimilables alors aux contextes, déjà évoqués, qui éclairent l'acte de référence en discours.

En conclusion, G. A.-B. nous amène avec pertinence à réfléchir sur la rigidité de nos catégorisations linguistiques face à un monde qui est pourtant en constante évolution : le sujet est à l'interface, aidé seulement par quelques marqueurs « vagues ».

Si le récit surnaturel écrit offre un corpus de choix, nous pensons qu'une étude de ces référents évolutifs dans des discours oraux serait intéressante pour juger des possibilités de marquage de transformation référentielle par le système intonatif, para-verbal et par la conjugaison des déictiques verbaux et gestuels.

De même, une étude comparative des anaphores évolutives dans différentes langues serait intéressante à greffer à cette *Grammaire* : nous savons par exemple que le *it* marqueur « vague » de la langue anglaise a permis aux auteurs de science-fiction de désigner bien des monstres (l'effrayant *It* de Stephen King entre autres), et il est intéressant de voir, dans les discours du quotidien, le *it*, désignateur du non humain, se changer en *she*, quand la subjectivité se mêle des histoires de voitures, de bateaux ou d'animaux domestiques.

Nous contesterons sans doute à G. A.-B. sa vision kripkienne du nom propre, cependant pratique dans cette étude particulière : comme les anthropologues pourtant cités par G. A.-B., nous pensons que le nom propre est à même de véhiculer certaines propriétés sortales et qualitatives, comme par exemple les traits 'humain', 'français', 'né dans les années 80'... Il possède en lui-même des traits sémantiques. Appeler aujourd'hui son enfant « Sahteene » montre plus qu'un simple acte d'étiquetage. Il désigne autant l'enfant que la volonté d'afficher son appartenance à un grand ensemble de représentations socio-culturelles « bobos » (i.e. celles des « bourgeois bohêmes »). Ces sens « accrochés » au nom propre, non pas sous l'accumulation de ses actualisations en discours, mais *a priori*, lors du baptême, sont justement intéressants à étudier dans les récits : un héros est autrement campé par un « Éric » que par un « Lulu », par un « Corto Maltese » que par un « Gaston Lagaff' ». Il est une douceur phonétique dans « Madame de Tourvelles » que l'on ne retrouve pas dans « Marquise de Merteuil ». Pourtant G. A.-B. réédite dans sa synthèse sa perception du nom propre comme « désignateur rigide dépourvu de connotation », parlant de « neutralité sémantique (réduite au prédicat de dénomination) » alors même qu'il cite en exemple « Jekyll » et « Hyde » : *Hyde/Hide*, soit « cacher » en anglais : pour G. A.-B., il n'y a là que « la partie de moi qui s'appelle Hyde », un simple prédicat de dénomination, alors qu'on y lit aisément un sens connotatif « de baptême » : « l'homme qui se cache », en Jekyll.

Tous ces points d'études sur la piste desquels nous lance la lecture de *Grammaire des métamorphoses* montrent la richesse des réflexions de l'ouvrage. Celui-ci est un bel exemple d'application de la linguistique des textes puisqu'il réussit un partenariat idéal entre linguistique et littérature. L'ouvrage propose également de façon très intéressante un point d'étude cognitivo-linguistique des symptômes en discours de l'action conjuguée des filtres de la catégorisation et de la subjectivité sur notre perception du monde.

Armelle CASSANAS
Praxiling